

## combien il est réjouissant de démembrer des gens pendant une première communion

Harry est à l'hôpital. Comme le pensait ma grand-mère, il y a un bon côté à (presque) tout ce qui est mauvais : voilà Harry interdit de Vercors et de New-York, maintenu à Paris, à portée de main, libre de tout engagement. En outre, avec son genou mécanique tout neuf, le voilà incapable de s'enfuir si l'envie lui en prenait. Muni des instructions détaillées que Marie, son épouse, m'a fait parvenir, je parcours les couloirs des Invalides et contrôle l'itinéraire, depuis l'entrée dans les jardins de l'hôpital jusqu'à la fenêtre de la chambre d'Harry. Résumé :

« Explorations urodynamiques » — couloir — rotonde meublée de fauteuils jaune canari — « Rééducation fonctionnelle neurologique » (plaque de cuivre au-dessus de l'entrée du couloir) — ne pas se décourager — plaque indiquant « LAON » — « BAUDENS » — « Expl. Urodynamiques » — chambre J 36, le nom est sur la porte ! Et le patient a le lit proche de la fenêtre. Je trouve émouvante la précision des indications de Marie.

Une bouteille de blanc à demi pleine est sur la table. Harry m'en offre un verre, la voilà bientôt tout-à-fait vide. Nous en ouvrons une deuxième et lui promettons le même destin (la promesse sera tenue). Le plateau-repas serait le plus triste que j'aie jamais vu, s'il n'y avait ces bouteilles.

\*

Harry a bien connu des Pérec, des Cage et des Calvino. Rien qui fasse le poids de mon côté (en 1981, j'ai serré la main d'un Chirac, maire de Paris, qui visitait un troupeau d'enfants dans un centre aéré où j'étais berger ; j'ai été assis cinq rangs derrière Guy Marchand pendant un vol Paris-Toulouse). Pour que la conversation ne soit pas déséquilibrée, nous nous cantonnons à des sujets simples et que je maîtrise assez bien. Par exemple : moi.

Harry découvre qu'autrefois, avant qu'une analyse n'y mette bon ordre, je me suis cru cruel, je me trouvais mauvais et je m'aimais méchant. « Crouel ? » interroge-t-il (avec une pointe d'accent américain). Il me raconte la plus grande cruauté qu'il connaisse : une nouvelle où un condamné à mort, son épouse, sa fille et le bourreau libidineux qui les convoite se rejoignent dans un paroxysme final et incroyable où coïncident la défloration de l'une et la décapitation de l'autre. C'est fort cruel, en effet, mais ce n'est que de l'art, de la construction, c'est de l'architecture ; ce n'est qu'une peinture de la cruauté, et non la cruauté elle-même. La cruauté, c'est autre chose.

« Mais toi, qu'est-ce que tu as bien pu faire de crouel ? »

J'ai été cruel — Avec Christine Bradefer, qui était la fille de la concierge à l'école que dirigeait la Moute. Nous devions nous marier, plus tard, quand nous serions grands. Nous jouions souvent au docteur. De ma seringue en plastique, je lui piquais le bras, lui injectant un douloureux remède fictif ; la malheureuse, blessée, plâtrée, brisée, vulnérable conformément à notre scénario, ne pouvait que se soumettre à la souffrance de la piqûre salvatrice et vouait à son bienfaiteur — moi-même, innocent sadique — une reconnaissance et un amour sans limite. Elle guérissait, puis nous nous mariions. J'avais sept ans, mais l'émotion est encore là — l'expérience étrange d'une sexualité sans sexe.

J'ai été sadique — Je me rappelle aussi avoir fait pleurer Christine en lui racontant combien la piqûre Diphtérie-Tétanos-Coqueluche qu'on venait de me faire dans l'épaule était douloureuse (ce n'était pas vrai), et en lui prédisant la même pour bientôt.

J'ai été pervers — Je me rappelle un chien qui lui faisait peur et que j'appelais en faisant des bruits de bouche, des t-t-t des k-k-k, moins pour montrer à Christine que le fauve était inoffensif que pour la soumettre.

J'ai été dépravé — Je me rappelle avoir répondu au défi de Nathalie Bradefer, sœur de Christine, et avoir fait caca dans son pot à lait (un petit pot en fer blanc, comme il y en avait à la campagne, dont la forme caractéristique ne doit plus rien évoquer aujourd'hui aux générations Tetrabrick stérilisées). Je me rappelle aussi que nous avons été punis. Comme j'étais le petit fils de la directrice alors que Nathalie n'était que la fille de la concierge, j'ai été réprimandé et elle a reçu des coups de ceinturon. Je me rappelle ma justification : « c'est elle qui me l'avait demandé », et aussi la réponse d'une institutrice, Jeannine P., « et si on te demande de te jeter dans la Seine, le feras-tu ? », et aussi n'avoir pas osé répondre « ben non, c'est beaucoup moins intéressant que de chier dans un pot à lait ».

J'ai été abominable — Invité à la communion de Christine (la première ? la solennelle ? je ne sais plus), j'ai griffonné au cours du repas quelques caricatures. Encouragé par les exclamations admiratives de la famille, je me suis enhardi. Mon inspiration venait alors de Pilote (mâtin ! quel journal !), auquel ma mère m'avait abonné peu avant... C'était le journal d'Astérix et de Lucky Luke, et elle ignorait sans doute qu'il prenait alors un tournant vers la BD adulte. Le premier numéro de mon abonnement fut le « spécial hémoglobine ». Parmi les invités au repas de communion, il y avait un beau-frère particulièrement nocif — sans doute celui qui raconterait les histoires pas très convenables à l'heure du digestif. Admiratif parmi les admirateurs de mes griboillages, il s'extasiait à chaque nouveau détail sanglant et faisait circuler mes œuvres en les commentant. Il me semblait bien que son enthousiasme n'était pas uniformément partagé, voire que des signes de réprobation se laissaient deviner ça et là. Mais je n'étais encore qu'un enfant — et le petit-fils de la directrice d'école : que pouvait-on dire ? Si bien qu'au dessert, mes personnages étaient démembrés, énucléés, éventrés ; les invités n'étaient que dépités. Le beau-frère et moi-même, seuls, avions l'air réjoui.

J'ai été bien puni pour tous ces crimes : Christine, en fin de compte, ne m'a pas épousé.